

LATITUDE
ZÉRO

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Latitude zéro / Martine Labonté-Chartrand

Nom : Labonté-Chartrand, Martine, 1985- , auteure

Identifiants : Canadiana 20250047357 | ISBN 9782898672897

Classification : LCC PS8623.A263 L38 2026 | CDD C843/.6-dc23

© 2026 Les Éditeurs réunis

Couverture : Kelly Van Winden / Image réalisée avec Adobe Firefly

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARTINE LABONTÉ-CHARTRAND

LATITUDE ZÉRO



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

14 rendez-vous amoureux, (Collectif), 2026

Plus jamais la Rebound Girl, 2025

L'instant n'existe pas, 2025

Une virée à l'hôtel (Collectif), 2024

À go, on change de vie!, 2024

Les naufragés, 2024

Chicanes de coachs, 2023

Angélique à la boutique spécialisée, 2023

Frédérique s'autoconstruit, 2022

Le retour à la terre de Marie-Ève Casgrain, 2021

Sous le charme de ses yeux trop bleus, 2021

Party de bulles, 2020

Méchantes menteuses, 2020

Il était une fois dans la friend zone, 2019

Cherche homme marié pour mieux le piéger, 2019

Pour en finir avec mon ex, 2018

Fantasmes d'une femme mariée – Le retour de l'amant, 2018

Miss best-seller, 2018

Lune de miel accidentelle, 2017

Fantasmes d'une femme mariée, 2017

Nos voisines, ces espionnes, 2017

Jamais trop tard! – Marion réoriente sa vie, 2016

Rester jeune – Le défi ultime de Lucy Tremblay, 2016

Ma vie en horoscope, 2015

1

Installée dans mon bureau impersonnel des futurs locaux de la compagnie Les Cafés Noir Pur, j'essaie de me concentrer sur le travail qui s'amoncelle sur mon bureau. Le bruit des scies et du marteau me vrille les tympans. Tout m'irrite : le vacarme, la poussière, le manque de lumière naturelle en cette fin mars. Je suis incapable d'accomplir quoi que ce soit. Je m'adosse à ma chaise et je ferme les yeux quelques secondes. Je lâche un grand soupir. Je dois remettre un rapport sur l'avancée de notre projet à Richard, mon père, et j'ai à peine rédigé quelques lignes. Je ne réussis à finaliser aucun dossier. C'est comme ça depuis plusieurs jours, en plus. Force m'est de l'admettre.

Dans des moments semblables, il n'y a qu'une chose qui me redonne un peu le moral : un bon café ! Ironie du sort : même si je m'apprête à ouvrir un café à grande surface, pas un grain ne traîne dans les alentours pour satisfaire mon besoin de l'instant. Je regarde ma montre intelligente. Je n'ai pas bougé beaucoup aujourd'hui. Je pourrais sortir et visiter le quartier. Il doit bien y avoir un endroit dans le coin où je pourrai trouver une boisson

chaude. Je jette un coup d'œil à mes chaussures. J'ai eu la brillante idée d'enfiler mes escarpins Louboutin. Je n'ai personne à impressionner. J'aime seulement les jolis vêtements et les accessoires mode. Je tiens ça de ma mère ! D'ailleurs, Richard m'a toujours répété qu'une personne qui exploite une entreprise d'envergure doit être bien mise en tout temps. Je déroge rarement à cette règle ! Je me lève et je regarde l'avancée des travaux à partir du cadre de la porte de mon bureau.

Il y a quelques semaines, mon père, le PDG et fondateur de Noir Pur, un géant spécialisé dans l'importation du café et dans la vente au grand public, m'a confié le mandat de démarrer une nouvelle succursale en banlieue de Montréal. Depuis que j'ai obtenu mon premier poste dans la compagnie, j'attendais cet instant. J'aurais dû exploser de joie. Toutefois, j'ai été plutôt stupéfaite des conditions qu'il m'imposait : emménagement dans une nouvelle ville, mise à l'essai comme gestionnaire, aucune garantie de poste à long terme. C'est un peu une fausse promotion, mais j'ai compris que cette étape fait partie du processus qui me permettra d'atteindre mon objectif ultime, c'est-à-dire succéder à mon père à la tête de Noir Pur. Je travaille pour y arriver depuis plusieurs années. Après une courte période de réflexion, j'ai accepté le défi.

Et me voilà maintenant presque prête à gérer à la fois un bistro de trois mille pieds carrés et la production en arrière-plan, tout cela selon les critères bien établis du grand patron, qui ne modifie jamais sa manière de penser ou d'agir, même auprès de son unique enfant. On me

donne l'impression que je mène ma barque, mais j'ai les mains liées. Je n'en suis pas si surprise. Richard ne lâche jamais totalement la bride.

J'enfile mon manteau, déterminée à fouler les rues du quartier, mes Louboutin aux pieds. J'ai vraiment besoin d'un café. Je sais que je n'irai pas très loin avec ces escarpins, mais je n'ai pas de chaussures de rechange dans mon bureau. Utiliser ma voiture serait pitoyable pour parcourir les quelques mètres autour. Je prends mon cellulaire et je place mes écouteurs dans mes oreilles. Aussi bien profiter de la courte promenade pour poursuivre l'écoute de mon livre audio. Je dois m'octroyer un moment de pause pour chasser tous les détails qui tournent en boucle dans ma tête et qui doivent être réglés avant l'ouverture du café, prévue dans moins de deux mois. Tout cela est très stressant. Je travaille d'arrache-pied depuis des semaines, me négligeant du même coup. Je suis épuisée en permanence et j'ai parfois l'impression de me trouver dans une bulle prête à exploser au moindre incident. Au moins, je suis consciente de l'état précaire dans lequel je me trouve.

Je salue les quelques ouvriers et je sors. Aussitôt dehors, je regrette de ne pas avoir pris mon foulard. La température est encore froide en cette période de l'année. J'étais certaine qu'il ferait plus chaud aujourd'hui. Je penche la tête pour mieux affronter le vent et je remonte la rue dans la direction où je sais que j'ai déjà vu des petits commerces intéressants. Il doit bien y avoir un café parmi eux ! J'ai à peine parcouru un pâté de maisons qu'un léger bip m'apprend que la pile de mes écouteurs est à plat. Je n'ai pas de chance. Je les remets dans leur caisson et je le garde

dans mes mains. Mon regard est soudain attiré par une vitrine colorée dans la rue perpendiculaire à celle où je me trouve. Un écriteau, sur lequel est dessiné un grain de café en format géant, me convainc que c'est l'endroit que je cherche. J'y lis : Le Café Otavalo. Je me presse vers la porte que je tire avec un peu trop de force. Elle se frappe contre le mur extérieur dans un gros bang ! Je sursaute de surprise et mon entrée fracassante attire l'attention d'une jolie femme dans la trentaine.

— Bonjour. Tout va bien ? dit-elle.

— Oui, je suis désolée, j'ai été trop enthousiaste.

Elle sourit.

— Ça arrive souvent ! J'ai demandé à mon frère d'installer une barrière de sécurité à l'extérieur, pour éviter que ça se produise. Je ne voudrais pas avoir à payer une nouvelle porte !

— Il n'a pas eu le temps ?

— Il est rentré au pays avant de s'en occuper. Il le fera à son retour.

Je hoche la tête et je m'intéresse à l'endroit. L'ambiance est très chaleureuse. Des plantes décorent des tablettes un peu partout dans le café et je comprends que la femme était en train de les arroser. Une douce mélodie s'échappe des haut-parleurs. Je crois reconnaître le pépiement d'un oiseau derrière le bruissement des feuilles. J'ai l'impression que je plonge en plein cœur d'une forêt. Quelques petites tables sont disposées près d'un bar où se trouvent

le lait, le sucre et la crème. Sur le comptoir de service, je découvre une superbe machine à café italienne. Richard n'a jamais investi autant dans une machine, prétextant que les employés la briseraient.

— Wow, belle bête ! déclaré-je en m'approchant.

— Vous vous y connaissez ?

Je hausse les épaules, ne souhaitant pas nécessairement m'épancher.

— Un peu.

— Vous désirez un café ?

— Oui ! De grâce ! rigolé-je.

Elle sourit et se déplace derrière le comptoir. Pendant ce temps, j'observe une affiche qui expose une jolie forêt dense et très verte. J'y lis : *Latitude zéro, le centre du monde. Là où la saveur riche du café prend un autre sens.* Le mur est agrémenté de plusieurs photos représentant des cultivateurs en pleine récolte du grain, une ferme et des animaux en liberté.

— Vous le prenez noir ? Ou vous voulez un *latte* ?

Je sursaute. J'étais complètement hypnotisée par les paysages.

— Noir, s'il vous plaît !

Je souris et je me détourne des images pour m'intéresser aux marchandises offertes aux clients près du comptoir. Je saisis un sac de grains et je consulte les détails sur l'emballage.

— Notre produit vient des Andes équatoriennes, m'apprend la femme. Il est cueilli à la main, séché au soleil et torréfié selon un procédé spécialisé. Il est issu d'une agriculture durable, en biodiversité. On importe directement les grains de la ferme familiale, en Équateur.

— Ah oui ? fais-je, surprise.

Je retourne l'emballage, mais je n'y trouve pas d'informations supplémentaires. Je regarde de nouveau les affiches. Ça doit être la fameuse ferme familiale. C'est tellement beau ! Je parie que c'est à couper le souffle en vrai.

— Vous êtes donc vous-même équatorienne ? demandé-je en m'approchant pour prendre ma tasse fumante.

Je savais qu'elle détenait des origines latines grâce à ses longs cheveux noirs soyeux, son teint bronzé et ses jolis traits bien définis.

— À moitié, confirme-t-elle en souriant. Ma mère vient de l'Équateur, mais mon père est québécois. Ils s'occupent principalement de la plantation, même s'ils sont à la retraite maintenant. Je gère le café avec mon frère, qui fait la navette plusieurs fois par année. Il est aussi très impliqué sur la ferme familiale.

Je hoche la tête et je prends une gorgée dans ma tasse. Une explosion de saveurs emplit ma bouche. Je dénote aussitôt un goût onctueux qui débute sur de délicates épices et qui enchaîne avec des notes de cerise noire, de miel crémeux et de beurre.

— J'ai rarement goûté un café aussi spectaculaire ! Et j'en ai testé beaucoup !

— Merci. On prend un soin tout particulier pour la récolte des grains et on s'assure que le produit soit le plus sain possible pour nos clients. «Un café de qualité» est notre devise.

Je saisis deux sacs de grains différents, avec la ferme intention de poursuivre ma dégustation chez moi. Je paye, j'échange encore quelques mots avec Katy, la propriétaire, je la remercie et sors, ma tasse en main, et mes achats dans l'autre.

Une fois devant l'édifice abritant mon futur restaurant, j'hésite. Ai-je vraiment envie de retourner dans la poussière et le vacarme ? La réponse m'apparaît bien simple : non. Je pourrais aller chez moi. Les plans d'affaires, le rapport, l'aménagement et l'embauche d'un gérant peuvent bien attendre un peu. J'ai une pile de CV à analyser, aussi bien le faire confortablement installée sur mon sectionnel neuf. Les ouvriers sont habitués à travailler sans ma supervision. Je me rends donc jusqu'à ma voiture, je pose mes achats sur la banquette du passager et je démarre.



Quelques minutes plus tard, j'entre dans mon condo et je jette un coup d'œil rapide aux boîtes qui s'entassent dans mon bureau. J'ai de la difficulté à canaliser mon énergie sur mon nouveau logement, me lançant à gauche et à droite dans différents projets au fur et à mesure qu'ils se présentent à moi. Mon bazar attendra. J'ai déjà déballé

tous les objets qui m'étaient utiles dans l'immédiat. Je poursuis mon chemin dans le court corridor qui s'ouvre sur une cuisine ultramoderne, blanche et chromée. En général, je préfère les teintes plus douces, comme le bois pâle, mais c'est le seul condo que j'ai trouvé dans les environs qui respectait mon budget, qui était neuf et disponible rapidement. Je pose mon sac avec mes achats sur l'îlot blanc immaculé et je me rends jusqu'à la chambre principale. Elle occupe toute la largeur du logement, avec son placard immense et sa salle de bain grandiose. Je dois admettre que j'ai eu un faible pour les carreaux marbrés de noir et la quincaillerie de la même couleur. Je suis frigorifiée après ma promenade jusqu'au petit restaurant, et ma baignoire me fait de l'œil, mais je me suis aussi promis de travailler cet après-midi. Le bain attendra. Pour me réchauffer, un bon café fera l'affaire !

Je range mon tailleur et je dépose mes Louboutin sur le support dans le *walk-in*. Je contemple toutes mes belles chaussures qui s'alignent par ordre de couleur. Je me souviens qu'à l'université, quand Richard serrait les cordons de la bourse pour m'apprendre à gérer mes finances, je rêvais d'escarpins luxueux, de sacs à main et de robes de marque prestigieuse. Maintenant que je peux me payer tout ça, mes priorités ont changé. C'est ironique, quand même... Je donnerais n'importe quelle sacoche ou paire de chaussures pour que mon père me considère davantage. Il me laisse démarrer cette nouvelle succursale, mais sans me donner le contrôle complet ; et c'est ce qui me fâche le plus. Pourtant, j'ai fait mes preuves ! Grâce à mes efforts acharnés au sein de son entreprise,

les revenus de plusieurs boutiques situées un peu partout au Québec ont augmenté de manière conséquente, et j'ai réussi à préserver, même à améliorer, le climat de travail positif. Mon passage dans des succursales ciblées a eu des impacts visibles et mesurables. Mais Richard n'en a pas fait de cas. Il tient tout pour acquis ou il croit que c'est normal pour un gestionnaire d'obtenir un tel succès. Un œil extérieur pourrait estimer que me laisser les rênes de la nouvelle succursale est une marque de confiance, mais je sais que c'est plus par obligation qu'autrement.

Lorsque j'ai accepté son offre, j'étais très déterminée, mais je perds de plus en plus de ferveur au fil des semaines. Mes difficultés à avancer dans les dossiers le prouvent. Je ne fais finalement que m'épuiser à la tâche. Quand je peine à m'endormir, tard le soir, il m'arrive souvent de me demander si mon projet de prendre sa place à la tête de l'empire est encore ce que je désire vraiment. C'est la voie qui m'est tracée depuis que je suis toute jeune, et je n'ai jamais exploré d'autres avenues, mais est-ce vraiment celle qui me convient?

Je me rends à la cuisine et je démarre ma machine à café. Je saisis l'un des sacs de grains et je les dépose dans le moulin automatisé de ma cafetière. J'attends que le liquide chaud coule dans ma tasse favorite et je laisse l'effluve délicieux me reconforter momentanément. J'y note une odeur chocolatée et boisée. J'adore! Ma boisson en main, je me rends au salon et je m'installe confortablement sur mon divan. La grande baie vitrée m'offre une vue spectaculaire sur la rivière. Un autre point d'intérêt de ce condo. Je pourrais passer des heures à contempler le panorama

en dégustant un café de cette qualité ! Du coin de l'œil, j'aperçois, sur la table basse, la pile de CV qui semble me narguer. Je devrais m'y mettre et les consulter, mais je me permets encore quelques minutes de délectation.

Mon cellulaire sonne et je fronce les sourcils lorsque je reconnais le numéro de mon ex. J'hésite, le téléphone en main. Le bon sens me dicte de ne pas répondre. Après tout, je n'ai rien à dire à Adam. On ne s'est pas parlé depuis trois ans. Cet appel est intrigant. D'ailleurs, la curiosité me pousse à appuyer sur le bouton vert.

— Norah Thompson, dis-je, comme si c'était un appel professionnel.

— Adam Dupuis, réplique-t-il.

Je secoue la tête. Juste son ton m'indique qu'il ne me prend pas au sérieux. Je devrais raccrocher.

— Qu'est-ce que tu veux, Adam ? lancé-je.

— Je prends des nouvelles ! Je voulais savoir comment avance l'ouverture de la succursale.

Je fronce les sourcils encore plus. Mon ex ne fait jamais rien sans but précis. Il me cache quelque chose. D'ailleurs, comment sait-il que je suis responsable de cette succursale ? Il doit avoir parlé avec Richard. Je ne suis pas étonnée. Les deux s'entendent comme larrons en foire.

— Ça va très bien, merci de t'en informer. Je suis très occupée, donc je vais raccrocher.

J'ai un excellent café qui m'attend et je n'ai pas envie de laisser Adam gâcher mon après-midi.

— Tu es encore fâchée, à ce que je vois, réplique-t-il.

Je sens la moutarde me monter au nez.

— Non, Adam, je ne suis pas fâchée. Tu n'étais pas si important que ça dans ma vie ! Maintenant, s'il te plaît, laisse-moi tranquille.

Je raccroche et je me sens aussitôt idiote. Je viens de lui montrer ma vulnérabilité. Je secoue la tête, découragée. Comment puis-je encore être aussi fragile après tout ce temps ? Je devrais m'être remise de cet affront. Il m'a trompée, je l'ai découvert, je l'ai quitté. Point. Même si nous avons beaucoup d'intérêts communs, Adam n'est pas un homme pour moi.

J'aimerais bien le chasser de mon esprit, mais son visage tourne en boucle dans ma tête. Je l'ai rencontré il y a dix ans, quand j'étudiais aux hautes études commerciales. J'étais déterminée à me démarquer dans un monde d'hommes. Je lui suis tombée dans l'œil assez vite et ma principale erreur a été de le présenter à mon père. Richard s'est tout de suite pris d'affection pour Adam. Dès qu'il a obtenu son diplôme, quelques années avant moi, Richard l'a engagé comme consultant. Nous nous sommes un peu perdus de vue pendant que je terminais mes études, puis nous avons travaillé ensemble sur un projet qui nous a beaucoup rapprochés. Un peu trop, même ! Notre histoire s'est arrêtée assez abruptement. Je me suis juré de ne plus bosser avec lui, mais mon père m'a longtemps cassé les

oreilles à son propos. Adam par-ci, Adam par-là ! Je me suis d'ailleurs souvent demandé si mon ex ne s'était pas intéressé à moi dès le départ à cause de mon lien avec Les Cafés Noir Pur.

Je prends ma tasse de café et je hume le contenu. Les effluves me font fermer les yeux et je soupire. L'appel d'Adam confirme un état de fait que je tente de repousser constamment : ma vie amoureuse est au point mort depuis des lustres.

Contrairement à mes capacités professionnelles, mes capacités de séduction sont extrêmement limitées. Je suis malhabile sur le plan amoureux et incapable de me mettre en mode séduction ! En plus, les hommes sont souvent intimidés lorsque je leur explique que je souhaite prendre les rênes de l'entreprise de mon père. Mon cran et ma détermination leur font un peu peur. Quand on combine ces deux éléments – le fait que je les intimide et ma nullité pour leur parler –, c'est la catastrophe ! Je stagne, et en amour et sous le régime autoritaire de Richard. Bref, j'échoue présentement sur tous les plans !

Résignée à ne pas me morfondre davantage, je décide de poursuivre l'écoute de mon livre audio. Je me lève pour prendre mes écouteurs sans fil. Je fouille dans les poches de mon manteau, mais ils ne s'y trouvent pas. Où peuvent-ils bien être ? Je réfléchis et je réalise que je les ai déposés sur le comptoir du café pendant que je discutais avec Katy. Zut ! J'espère qu'elle les retrouvera avant quelqu'un d'autre. J'active la fonction me permettant de localiser mes AirPods et, en quelques clics, je confirme que je les ai

bien laissés au café. Je me rends sur le site internet de la compagnie et je trouve le numéro de téléphone. Je décide d'appeler directement. Je laisse sonner plusieurs coups, mais je n'obtiens pas de réponse. Les heures d'ouverture inscrites sur le site internet m'apprennent que le café est fermé les mercredis après-midi. Ce n'est pas de chance pour moi ! Cette fermeture à l'horaire m'apparaît aussi inhabituelle. Quelle compagnie ferme ses portes ainsi en milieu de semaine ?

Résignée à ne pas récupérer mes écouteurs immédiatement, je prends une autre gorgée de café. Il est délicieux. Je serais curieuse de connaître toute la gamme de produits que cette entreprise a à offrir et je poursuis l'exploration de leur site internet. Des vidéos d'une forêt verte et dense accompagnent les visiteurs. Les images, au ralenti, laissent l'impression que les arbres bougent doucement, comme si un léger vent faisait bruisser les feuilles. J'aperçois des animaux en liberté et les fameux caféiers. Je découvre avec surprise que, contrairement à d'autres plantations que j'ai déjà visitées, les plants de café, plutôt que disposés en rangées bien droites, comme dans la culture de la vigne, sont dispersés au cœur de la forêt équatorienne. Ils grandissent dans leur environnement naturel. C'est bien la première fois que je vois cette façon de faire. Je m'intéresse davantage à la compagnie, cliquant sur les hyperliens disponibles, mais je reviens toujours aux images de la forêt. Elles m'hypnotisent ! Je ferme les yeux et je m'imaginau cœur des montagnes, dans une vallée entourée d'arbres très verts, sous un soleil doux. Je sens pratiquement l'odeur de la terre humide. Je rouvre soudain les yeux

et je suis presque surprise d'être encore dans mon salon. Je me suis laissée aller à une étrange rêverie. Je pense que j'ai vraiment besoin de vacances ! J'anticipe les prochaines semaines : je dois engager du personnel qualifié, finaliser les détails concernant l'ouverture, organiser un événement avec les médias. Tous ces éléments m'apparaissent comme une montagne énorme à franchir. J'ai peur de ne pas y arriver. Je décide de me faire une promesse. Quand j'aurai ouvert la succursale, je m'octroierai quelques jours de vacances bien méritées. D'ici là, je ne dois pas lâcher. Je suis si près du but ! Je dépose mon cellulaire sur la table basse, puis je saisis la pile de CV. Je me fixe deux objectifs pour la fin de cet après-midi : dénicher au moins cinq candidats pour le poste de gérant, et le même nombre pour les employés qui serviront les clients au quotidien. C'est dans mes moyens ! Et troisième objectif : oublier Adam et son appel inusité.

2

Le lendemain matin, je stationne ma voiture devant Le Café Otavalo. Un joli écriteau «Ouvert» est placé dans la porte. J'entre et l'effluve du café vient aussitôt me chatouiller les narines. Il existe de ces endroits où l'on se sent bien dès qu'on y met les pieds, sans raison. Ce café en fait partie. Je me retiens de m'installer à une petite table et d'y rester toute la journée, au chaud et en bonne compagnie.

— Bonjour! m'accueille Katy. Comment vas-tu ce matin?

— Bonjour, Katy! Je vais bien, merci. Je crois que j'ai laissé mes écouteurs ici hier.

Elle hoche la tête et sourit. Elle se dirige vers l'espace réservé aux employés. Elle revient quelques minutes plus tard et me tend mon étui.

— Je l'avais placé dans le coffret de sûreté. J'aurais bien voulu communiquer avec toi dès que je me suis rendu compte que tu les avais oubliés, mais je n'avais aucune information pour t'identifier, dit-elle en riant.

— J'aurais pu me montrer plus polie ! Je m'appelle Norah Thompson.

Je lui tends la main, qu'elle serre.

— Katy Moreno, réplique-t-elle. Je t'offre un café comme hier ?

— En fait, j'aimerais bien essayer une nouveauté. Quelle est votre torréfaction de prédilection ?

— Je vais t'en faire un comme on le boit chez moi, décide-t-elle.

— Parfait !

Je m'accoude au comptoir et je la regarde s'affairer. Elle n'utilise pas sa machine dernier cri. Elle sort plutôt une presse française et active une bouilloire. Je l'observe avec de grands yeux ronds.

— J'ai manqué un bout ?

Elle sourit, toujours concentrée sur ses manipulations. Elle choisit un grain et le moulin. Elle mesure une dose qu'elle place au fond de la presse, avant d'y ajouter de l'eau chaude. Ensuite, elle se tourne vers moi.

— Cette méthode permet de contrôler différents facteurs tels que la température de l'eau et le temps d'infusion. Ça donne un café plus personnalisé.

J'écoute, enregistrant chaque détail. Elle semble réellement passionnée, comme moi ! J'ai rarement rencontré quelqu'un aussi attentionné envers son produit. Elle actionne

la presse et me prépare une tasse. J'y goûte aussitôt et les arômes ravissent mes papilles. J'aurais sans doute le même air lors d'une dégustation de cépages dans la vallée de Napa!

— C'est délicieux! déclaré-je.

Elle hoche la tête. Un client entre et je me tasse pour lui laisser la place. Je m'assois à une petite table et je profite de ma boisson. J'ai le temps, ce matin. Adossée confortablement à ma chaise, j'observe les lieux. Je ne m'explique pas la raison qui me fait me sentir aussi bien ici. Serait-ce la couleur des murs? Les plantes qui m'entourent? Les images? La présence tranquille de Katy? Aucune idée! J'aimerais être en mesure de recréer une atmosphère semblable dans mon propre espace de travail. Les Cafés Noir Pur sont plutôt fondés sur un modèle froid et efficace. Du chrome et du plastique. Ici, on sent l'influence des pays latins, grâce à la musique, aux couleurs, au décor. J'ai l'impression de plonger au cœur d'un petit village bigarré d'Amérique centrale.

Une fois le client parti, Katy se sert une tasse et vient s'asseoir avec moi.

— J'ai remarqué que le café ferme tôt le mercredi. Pourquoi?

— On fait partie d'une coopérative, explique-t-elle. Chaque membre doit participer à des tâches diverses visant à aider les autres à grandir et à s'établir confortablement. J'ai choisi d'y aller les mercredis en après-midi.

Je ne m'attendais pas à une telle réponse.

— On travaille tous très fort, dans différents secteurs agricoles, continue-t-elle. Par exemple, l'une de mes cousines cultive des pousses sur sa terre. On a réussi à lui obtenir des contrats de vente dans plusieurs restaurants de la région. Elle offre un produit de qualité, sans pesticides. Sans l'apport de chaque personne qui fait partie de notre coopérative, on n'aurait pas pu lui dénicher une telle opportunité. C'est vraiment un travail collaboratif et tout le monde est super gentil. Ce n'est pas un fardeau pour moi de fermer le café pour m'y rendre, même si j'adore être ici.

Elle balaie du regard son environnement, comme si elle se trouvait dans un endroit exclusif. J'aimerais ressentir une telle fierté pour l'entreprise familiale. J'essaie de voir de quelle manière je pourrais modifier les plans de Noir Pur pour recréer un cadre semblable à celui du Café Otavalo, mais la barrière «Richard» apparaît aussitôt dans ma tête. Impossible qu'il accepte de telles modifications. J'envie un peu Katy de ne rencontrer aucune embûche pour décorer l'endroit à son image. Je présume que son frère lui laisse le champ libre, ou a les mêmes goûts qu'elle !

Je l'écoute parler de longues minutes. Je suis sous le charme de son accent et j'admire son investissement dans sa fameuse coopérative. J'aimerais faire preuve d'une telle entraide au sein de la communauté. Si j'avais plus de temps à ma disposition, je me proposerais comme bénévole pour participer à ce rassemblement collectif.

Malheureusement, je peine à trouver quelques minutes ici et là pour mes loisirs personnels... D'ailleurs, je regarde ma montre. Je dois partir. J'ai prévu communiquer avec plusieurs employés potentiels pour les convoquer en entrevue et cela ne se fera pas tout seul. À contrecœur, je me lève et je sors mon portefeuille pour payer mon café.

— Non, non! Je t'invite! dit Katy.

— Mais non! Ce n'est pas nécessaire.

— Ça me fait plaisir!

— J'ai vraiment aimé discuter avec toi.

— Oui, moi aussi. Reviens quand tu veux. Je suis toujours dans le coin.

— Promis! Je ne pourrai plus me passer de ton délicieux café, de toute manière!

Elle éclate de rire.

— Dans ce cas, à demain, Norah!

Je la salue et je sors dans l'air froid de mars. Je monte dans ma voiture, un demi-sourire aux lèvres. J'ai l'impression que je viens de me faire une nouvelle amie et je n'ai pas ressenti une telle joie depuis longtemps.



Quelques minutes plus tard, j'entre dans le futur restaurant et le vacarme des rénovations m'agresse aussitôt. Je n'en peux plus de cette atmosphère. J'ai hâte que les ouvriers aient terminé et qu'un peu de calme règne ici.

Je me réfugie dans mon bureau et je branche mes écouteurs pour les recharger. J'ai bien l'intention de les poser sur mes oreilles pour profiter de la fonction d'annulation du bruit dès que ce sera possible.

Je me penche sur mes CV et j'ouvre mon ordinateur. Je compose un courriel d'invitation assez général que j'envoie aux personnes que j'ai sélectionnées. Une fois que c'est fait, je m'attaque à d'autres dossiers. Je me découvre un certain niveau d'énergie insoupçonné aujourd'hui. C'est peut-être grâce à ma nouvelle amie ! Elle rayonne de positivisme. Elle doit déteindre sur moi !

Quand mes écouteurs sont assez chargés, je me rends sur Spotify pour trouver une mélodie d'ambiance qui me rappellerait la forêt équatorienne. Je ne m'explique pas cette soudaine obsession pour cet environnement.

Portée par la musique douce, je travaille d'arrache-pied les heures suivantes, oubliant même les lieux qui m'entourent. Quand je termine ma journée, je sors de l'édifice, très zen, ce qui est assez surprenant. J'ai abattu plusieurs tâches, je suis fière de moi et je me sens légère, comme si le poids de mes obligations pesait moins sur mes épaules. Il y a longtemps que je ne me suis pas sentie aussi bien. Je pense que je mérite un bon verre de vin !



Quand j'arrive à la maison, j'ai les mains remplies de sacs de victuailles. Je suis passée par une petite épicerie que m'a désignée Katy, qui fait elle aussi partie de la coopérative dont elle m'a parlé ce matin. Je ne serais

probablement jamais entrée là si elle ne m'avait pas appris son existence. J'ai découvert de beaux produits locaux que j'ai bien hâte de tester. Je me prépare un plateau que j'apporte au salon et je débouche mon vin. Contente de mon encas, je m'apprête à y goûter, quand je suis interrompue par la sonnerie de mon téléphone. Je perds tout le positivisme qui m'habitait lorsque je reconnais le numéro de Richard. S'il m'appelle, c'est qu'il a une information importante à me communiquer. Sinon, il ne s'embête pas à me parler. Comme chaque fois, je me demande si notre relation aurait été meilleure si ma mère n'était pas morte quand j'étais plus jeune. Elle seule possédait le don de l'adoucir et de le rendre un peu plus humain, surtout avec moi. Son décès aura été la plus grande tragédie dans la vie de mon père. Le seul événement sur lequel il n'a eu aucun contrôle.

Je suis tentée de laisser passer l'appel, mais pourquoi repousser l'inévitable ?

— Bonsoir, papa.

— Bonsoir, Norah. Es-tu toujours chez Noir Pur ?

Question piège ! Il est dix-huit heures, un jeudi soir. Comme bourreau de travail, je devrais encore être enchaînée à mon bureau, à enfiler les tâches. Comme fille dans la trentaine, célibataire, je devrais être dans un *happy hour* pour offrir un peu plus de piquant à ma vie. Je sais que l'option un conviendrait à mon père, mais que l'option deux serait la meilleure pour moi. Toutefois, je me trouve dans l'option trois. Je me sens aussitôt coincée.

— Je suis à la maison. Je prenais une pause-repas avant de poursuivre ma recherche d'employés potentiels, réponds-je enfin.

— Bien, dit-il.

Mais ce mot veut tout dire sauf «bien». Je l'imagine presque pincer les lèvres devant mon manque d'acharnement à la tâche. Je m'apprête à riposter et me justifier, mais il ne m'en laisse pas la chance.

— Je voulais t'informer de mon passage la semaine prochaine, annonce-t-il.

— Ah oui ? Pour quelle raison ?

— Nous ouvrirons une nouvelle succursale bientôt. Il est normal que je souhaite m'assurer que tout roule correctement.

Mon tour de pincer les lèvres. Non, ce n'est pas normal. Il m'a délégué ce dossier. S'il se déplace, c'est parce qu'il ne me fait pas confiance. La colère se met soudain à gronder en moi, mais je ne dis rien. À quoi bon dépenser ma salive ? Il ne m'écouterà pas.

— Tout est sous contrôle de mon côté, déclaré-je quand même. Pas besoin de venir. Je t'appellerai s'il y a un problème.

— Norah, le succès de mon entreprise repose sur ma présence constante. Tu devrais le savoir, depuis le temps !

Bien sûr que je le sais ! Sa « présence constante » au travail lui a fait rater toutes les fêtes importantes des vingt dernières années. Je l'ai appris à mes dépens.

— C'est comme tu veux, mais je persiste à croire que ce n'est pas nécessaire. On est encore en pleine construction. Tu vas recouvrir de poussière tous tes beaux habits.

Je décide de tenter l'ironie. Rendue là...

— Ne sois pas ridicule ! Je passerai en fin d'après-midi pour inspecter les lieux et l'avancée des dossiers. Ensuite, nous irons souper ensemble. Nadia a déjà réservé dans un restaurant. Elle pense que ça te plaira.

Je suis certaine que ce sera le cas, puisque Nadia, son adjointe, me connaît mieux que lui. Elle m'achète tous mes cadeaux d'anniversaire depuis qu'il l'a engagée.

— Je dois consulter mon calendrier, tenté-je. Je ne suis pas sûre d'être libre jeudi prochain.

— Nadia a déjà placé notre rencontre à ton horaire.

Je retiens un juron. Mon père oblige tous les gestionnaires à utiliser un calendrier professionnel auquel il a accès en tout temps. Je n'y échappe pas.

— Dans ce cas, comme tu connais mieux ma vie que moi, je présume que je serai disponible au moment qui te conviendra ! ironisé-je.

— Il le faut bien, oui. On se voit jeudi prochain.

Il raccroche. Je dépose mon cellulaire, je prends un coussin que je flanque sur mon visage et je crie. Je laisse sortir ma rage jusqu'à ce que les franges du coussin entrent dans ma bouche. Je le redépose et je regarde mon encas festif, qui ne me fait plus autant envie. Mon père a réellement le don de plomber l'atmosphère. En plus, il a réussi à me faire culpabiliser de ne pas être en train de travailler sur les lieux, comme lui l'a fait sans arrêt – et comme il le fait encore – pour bâtir et faire prospérer son entreprise. Je dépose ma coupe de vin et je prends mon ordinateur. Je l'ouvre et je me branche sur le site sécurisé de notre compagnie. Je fixe mon écran de longues minutes, incapable de me décider à m'attaquer à un dossier. Je me frotte le visage, épuisée, et je secoue la tête. Je saisis mon cellulaire et je démarre la musique qui m'a accompagnée tout l'après-midi. L'ambiance de détente qu'elle me procure fera peut-être des miracles.

Je pianote sur mon clavier ici et là, sans rien accomplir de concret. Après une heure de ce petit manège, je ferme mon ordinateur. Je me lève et je me place devant ma large baie vitrée. Les lumières de la ville scintillent sur la rivière au loin, mais je ne ressens pas mon apaisement habituel. Plusieurs éléments se bousculent dans mon esprit et cet imbroglio me perturbe plus que nécessaire. J'ai toujours eu les pensées très claires en général. Et des objectifs de carrière très fixes. Depuis que j'ai accepté l'offre de Richard d'ouvrir la succursale, je ne me reconnais plus. On dirait que j'ai atteint le fond du baril. Peut-être était-ce un projet trop ambitieux pour moi ? Non, non, je ne dois pas aller dans cette direction. Des plans pour que

je perde toute la confiance en moi que j'ai acquise au fil des années. Mon père est le seul être au monde qui me bouscule émotivement de la sorte. Sa visite n'augure rien de bon, j'en suis sûre. Je me sens fragile, actuellement, je dois l'admettre. Mais je ne peux pas lâcher maintenant. Gérer l'entreprise familiale est mon objectif professionnel ultime, et je me trouve enfin près du but. Je ne vais pas m'arrêter quand la ligne d'arrivée est à ma portée. Je prends une grande inspiration et je quitte mon poste devant la fenêtre. Je laisse ma coupe de vin sur la table basse, j'abandonne mon repas que j'ai à peine touché et, épuisée, je me réfugie dans ma chambre.



Le lendemain matin, mon moral est un peu mieux. Je stationne ma voiture devant Le Café Otavalo à huit heures tapantes. Je réalise à quel point je suis contente de retrouver Katy.

— Tiens, bonjour, Norah ! s'exclame cette dernière, en m'apercevant. Comment vas-tu ?

— Super bien, merci !

Et je ne mens pas ! Je me sens plus légère ce matin.

— Je prendrais un café, s'il te plaît.

— Pour emporter ?

— Non, j'ai le temps de le boire ici.

— En presse française ? Ou tu préfères découvrir une nouveauté ?

— Allons-y pour la nouveauté.

Je m'installe au comptoir avec plaisir.

— Et toi, comment vas-tu ? lui demandé-je.

— Très bien ! Je suis assez occupée cette semaine. En plus, j'ai des clients familiers qui passent prendre leur café quotidien, ça rehausse l'énergie positive !

Elle m'offre un clin d'œil, qui laisse planer l'idée que je fais maintenant partie de ces « familiers ». Je m'en réjouis. Elle me tend ma tasse et je hume le contenu avec plaisir.

— Quel est ton grain favori, Katy ?

— Le latitude zéro.

— Il ne me semble pas l'avoir vu dans votre inventaire.

— C'est normal, on ne l'a pas ici. Seulement dans notre boutique en ligne.

— Pourquoi c'est ton préféré ?

— C'est la première mouture que notre entreprise a mise en vente. C'est un grain très corsé, qui représente bien la torréfaction favorite des Équatoriens. D'ailleurs, la ville d'où je viens, Apuela, est située à la latitude zéro, au centre du monde. C'est évidemment de là qu'on a tiré le nom.

Ça me dit quelque chose... C'est écrit sur l'un des cadres. Je me lève et je vais me placer devant la plus grande image, qui occupe tout un pan de mur. Katy s'approche et fixe l'image elle aussi.

— C'est tellement un bel endroit, confie-t-elle.

— Comment y avez-vous emménagé ?

— Mon père travaillait pour l'ambassade équatorienne, à l'époque. Il a obtenu le droit d'explorer les terres dans la vallée d'Imbabura. Il a ainsi trouvé la plantation et a choisi de s'y installer avec nous. Tu aurais dû voir ça au début ! C'était presque impossible de s'y rendre. Mais le village s'est développé au fil des années. Nous avons même des voisins maintenant ! Cet endroit est spectaculaire. Je ne me lasse jamais d'observer les paysages.

Je vois pratiquement les images de la vallée s'animer sous mes yeux ; je perçois presque la forêt qui bouge en suivant son mouvement souple.

Katy détient un don incroyable pour raconter. Grâce à elle, je me suis imaginé franchir la vallée à travers les montagnes, plonger dans les nuages à plus de trois mille mètres d'altitude et j'ai presque senti la douce brise des champs ondoyants. Elle a arrêté de parler et me regarde, en silence, respectant ma béatitude du moment.

— Norah ! Tu fixes le mur depuis plusieurs secondes.

Je reviens à la réalité et je me tourne vers Katy.

— Je pense que j'ai besoin de vacances, déclaré-je en riant. Tu me fais carrément rêver avec tes histoires.

— Je te comprends. J'aimerais bien être en Équateur plutôt que d'endurer l'éternel hiver québécois. Mais on ne peut pas se trouver à deux places au même instant ! Pendant que mon frère est là-bas, je dois rester ici !

— Il y sera combien de temps?

— Encore plusieurs semaines. C'est bientôt la saison de la récolte. On ne se voit pas beaucoup à ce moment-là, car il est très occupé sur la plantation.

— Est-ce que ton frère est aussi sympathique que toi? demandé-je en enfilant mon manteau.

— Non! rigole-t-elle. Mais il n'est pas si mal quand même. Attends! Je reviens.

Elle se dirige vers l'arrière-boutique et en sort quelques secondes plus tard, un petit paquet de grains à la main.

— Tiens, dit-elle en me tendant le sac. C'est le latitude zéro. Tu pourras le tester!

— Oh, merci! Combien je te dois?

— Mais rien! C'est un cadeau. Je t'ai dit tout à l'heure qu'il n'était disponible que sur notre site internet. Je te permets d'y goûter quand même, puisque tu es une bonne cliente!

Elle accompagne sa remarque d'un clin d'œil sympathique. Ses paroles me remplissent d'une émotion inattendue. Je ressens vraiment le besoin de me sentir appréciée, récemment, et, grâce à ses simples mots et son geste, elle est parvenue à m'apaiser. Désolée de partir, je la remercie du fond du cœur, comme si elle m'avait offert un trésor précieux, et je sors. Quand je m'installe dans ma voiture, je réalise à quel point je suis triste de quitter le café. C'est un endroit si convivial, accueillant et chaleureux. J'hésite

même quelques secondes avant de démarrer. Je suis littéralement tiraillée. Mon bureau, bruyant, poussiéreux, rempli de paperasse, est loin d'être attirant. J'ai perdu la flamme pour mon travail. C'est officiel.



Malgré mon manque de motivation grandissant, je travaille toute la fin de semaine afin de recruter des employés. Je me trouve bien chanceuse, car je dénêche un gérant. J'ai un bon pressentiment en ce qui concerne notre future collaboration. Trop occupée, je ne me présente pas au Café Otavalo, mais dès le lundi, j'y retourne. Je revois avec plaisir ma nouvelle amie. Le restaurant étant un peu plus achalandé en ce début de semaine, nous n'avons pas vraiment le temps de nous parler. Pendant que j'attends ma commande, je discute avec quelques habitués. Tout le monde semble de bonne humeur ici, et, surtout, peu pressé. L'ambiance est à la décontraction. Encore une fois, c'est presque un supplice pour moi de partir pour retrouver mon bureau impersonnel.

Le mardi, comme une cliente fidèle, je passe chercher mon café. Je n'ai pas beaucoup de temps, puisque je conduis une série d'entrevues ce matin pour pourvoir les postes sur le plancher, mais je suis heureuse de faire un petit crochet pour voir ma nouvelle amie. Ce sera assurément le meilleur moment de ma journée !

— Comme d'habitude ? demande-t-elle quand j'arrive au comptoir.

— Comme d'habitude !

Au passage, je salue un homme qui était là la veille et qui est assis à la même table, une tasse fumante devant lui. Je lui envie son air décontracté. Je suis déjà stressée par la matinée qui s'amorce.

— On a à peine eu le temps d'échanger deux mots hier ! As-tu passé une belle fin de semaine ? s'informe Katy.

— Correcte. Occupée, et toi ?

— Oui ! J'ai vu mes parents et j'ai parlé à mon frère. Il se fait plutôt discret récemment. C'est toujours pareil quand il est sur la ferme. Ce sera bientôt le moment des récoltes et il se prépare à l'arrivée des bénévoles.

— Combien de temps resteront-ils là-bas ?

— Plusieurs semaines. On récolte le grain au rythme de son mûrissement naturel, donc c'est plus long que sur une plantation régulière. Ça laisse le temps aux gens de profiter de l'ambiance !

Je les envie presque. Je n'ai aucune « ambiance » dans ma vie présentement. En plus, je verrai Richard cette semaine. Rien pour alléger l'atmosphère ! Je remercie Katy pour le café et je lui souhaite une bonne journée. Je suis à peine assise dans ma voiture que je vois la jeune femme sortir du café. Elle s'approche et je baisse ma fenêtre, curieuse.

— Je pensais aller boire un verre demain soir, annonce-t-elle en se penchant vers l'ouverture. Aimerais-tu te joindre à moi ? On pourra discuter sans que les clients nous interrompent.

Je suis agréablement surprise par cette invitation inattendue.

— Bien sûr ! Avec plaisir.

— Génial ! Il y a un bar juste en face. On y fait de délicieuses margaritas. Le mercredi, c'est le *happy hour*, en plus. Ça te dit ?

— Certainement ! J'adore les margaritas.

— Super ! À dix-sept heures ?

— Je serai là sans faute. À demain !

— À demain !

Elle retourne vers le café et m'offre un dernier salut avant de s'engouffrer à l'intérieur. Je me réjouis sincèrement de cette invitation. Je me sens très seule depuis que j'ai déménagé ici. J'admets que c'est ma faute. Je n'ai pas entretenu mon réseau amical dans les dernières années. Mais c'est sur le point de changer, je le sens !